

CAROLINE
LUNOIR

La faute
de goût

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Fresque miniature d'un 15 août dans une demeure familiale de la bourgeoisie traditionnelle, où transparait – d'extérieurs en intérieurs, de plein jour en contre-jour – le portrait d'une génération qu'aucun feu ne soutient, qu'aucune révolte ne consume et qui pose sur le monde un regard lucide et désabusé.

CAROLINE LUNOIR

Caroline Lunoir est née en 1981. Elle a grandi à Castres puis à Toulouse. La faute de goût est son premier roman, écrit à Boston en 2009. Avocate pénaliste, elle vit et travaille à Paris.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00111-7

CAROLINE LUNOIR

La faute de goût

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

à Jean, Françoise, Henri et Marguerite

L'ODEUR DE L'ÉTÉ

LE DÉBUT des vacances résonne dans la gare et dans ma tête. J'attends que l'on vienne me chercher, mon sac à mes pieds. Le préau de l'arrivée brûle sous un soleil impassible.

Autour de moi, août s'épanouit sur les visages et sur les corps. La France, hâlée, avenante, en bras de chemise et jambes nues, se retrouve et s'interpelle. La gare de Lyon bondée et transpirante, quelques heures de train avec la peau saisie par la climatisation, des kilomètres de champs de blé avalés au travers des vitres, une petite gare de pierre claire modèle 1900, deux quais, deux auvents grésillant de lumière, et nous voilà tous déliés de notre vie d'avant les congés, projetés dans l'oisiveté. Dans le hall, les bras se tendent, les rires se congratulent, les grands-parents s'agenouillent, les enfants courent ou hésitent, les valises passent de mains

en mains et tous repartent en groupe, dans les exclamations.

C'est le seuil des vacances. Comme d'habitude, je suis déroutée, lasse et ravie.

Une voiture s'arrête devant moi et m'apostrophe. Ma tante Brigitte surgit, me tend la joue, s'empare de mon sac et démarre dans un grand courant d'air. Nous échangeons des nouvelles en riant, sans s'écouter. Nous commentons les présences et les absences. La route défile, si familière. Je la guette avec la méfiance de ceux qui ne veulent pas la voir changer.

Mes parents randonnent. Alexandre est retenu par une conférence. Mes sœurs et mes plus proches cousines s'égaillent à la plage, au bout du monde ou devant leur écran. J'ai couru ici. La maison de mon arrière-grand-père rassemble quatre générations et fait le plein la semaine du 15 Août. Voilà des étés que je n'y étais pas revenue.

Un chemin en épingle et les roues crissent sur les graviers qui susurrent leur bienvenue. Les portières bâillent, je saute dans la cour, presque de terre battue. J'arrache mon sac à Brigitte qui résiste bien entendu un peu, et nous entrons dans le parc. Vue des allées, la maison est tout sourire. Elle m'embrasse de ses trois ailes de pierres chaudes. Un magnolia excentrique couve le bassin. Les poissons,

bien élevés, accourent dès que l'on se penche. Peut-être savent-ils qu'ils sont un sujet consensuel. Quelques transats. Des tables et des chaises en plastique. L'été en PVC.

GALERIE

LA GRANDE porte vitrée de l'entrée tressaille et les mêmes tentures pâles m'accompagnent jusqu'à la cuisine. Personne. La toile cirée aux motifs de Provence luit, poisseuse. La cocotte fulmine. Des voix claquent du fond de la maison. Je rebrousse chemin jusqu'à la grande salle, fraîche et sombre. Sur le seuil, un grand "Ah !" m'acclame. Elle est là, ma galerie d'ancêtres. Animée et oisive, heureuse d'être réunie.

— "As-tu fait bon voyage ?

— C'est gentil, Brigitte, d'être allée la chercher.

— As-tu remercié ta tante ?

— Je vous sers un porto ?

— Il doit faire tellement chaud à Paris !

— Viens donc embrasser ton vieil oncle !

— Veux-tu des glaçons ?

— Comment va ton mari ?"

Ce siège de questions convenues nous apprivoise. Les plus intéressés les reprendront lorsque je serai assise. J'ai la chair fraîche des nouveaux arrivés. J'embrasse d'abord Madeleine, ma grand-mère, et son odeur de crème, puis Paul, mon grand-père, et sa peau mouchetée de son. Tous se sont levés. J'effleure leurs joues sous un feu affectueux d'exclamations. J'égrène les surnoms des quatre sœurs de ma grand-mère, un à un, pour le plaisir régressif de les nommer. Dans notre tribu, hors la caste bienveillante des grands-tantes, avec leurs maris et sa hiérarchie propre, chacune ici redevient fille de, identifiée par sa classe d'âge, tante, nièce ou cousine. Les prénoms n'ont vraiment d'importance qu'à niveau égal. Petite, je les ai parfois révisés avant d'arriver, dans la voiture. Les réciter, branche par branche, était comme redescendre de l'arbre.

Mes quatre grands-tantes et leurs maris constituent ma plus grande collection de vieux. Du plus loin que je me souviens, je les ai toujours évités soigneusement. Enfin, autant que l'on puisse échapper à des colocataires dotés d'une inextinguible autorité morale. Je me méfie de leurs questions pressantes et de leurs jugements hâtifs. Ma réserve ne les dérange pas. Chacun ici est un sujet d'analyse. Particulièrement les adolescentes, elles sont si

transparentes. Ils m'ont tous observée grandir. Je commence à peine à les voir vieillir. Nous nous regardons passer.

Les femmes dominent cette grande famille. En nombre comme en volume sonore. Le fils est souvent considéré comme imprévisible. Le mari, débonnaire, incarne bien volontiers l'autorité gestionnaire. Il est portefeuille, géniteur d'idées politiques et potiche qui approuve l'administration du foyer. L'épouse est femme, mère, hôtesse, gardienne des liens familiaux, oreille attentive, joie de la maison et potiche dans les affaires extérieures.

Ce soir, nous sommes une quinzaine. Je serre mon porto et m'empiffre de pistaches. Ma tante anorexique, Lucie, dresse un procès-verbal à chacune de mes poignées. C'est la seule qui ait osé trahir le nez familial et le changer pour celui de Catherine Deneuve.

“Tu es partie au Cambodge, l'été dernier, n'est-ce pas ? Raconte-moi ! As-tu visité Angkor ?” Solange, l'une des quatre sœurs de ma grand-mère, exige toujours le récit de nos voyages pour s'émouvoir de ses propres souvenirs. Elle est hors sujet. Ou avide de nouveaux thèmes. Cinq minutes de sourires et de hochements de tête m'ont confirmé que, cet été, la piscine régnera en maître sur les conversations. Sa construction s'est achevée juste à temps,

au début des vacances. Sa première mise en eau date du 14 juillet, un symbole à la hauteur de la révolution qu'elle constitue dans notre indivision.

“Est-ce que tu sais que ton grand-père a exhumé son maillot de bain des années 1970 ? Trente ans après, il lui va toujours aussi bien. Un vrai play-boy !

— Tu le connais : il nous a tenu des raisonnements scientifiques pendant deux semaines. Jeudi dernier, il s'est enfin décidé à entrer dans l'eau, mais orteil par orteil. Et là, il a découvert que nager ne s'oubliait pas. N'est-ce pas, Paul ?”

Mon grand-père sourit à ses beaux-frères goguenards. Ma grand-mère confirme, radieuse, l'anecdote et me tapote le bras :

“Chérie, tu n'oublieras pas d'aller dire bonjour à Rosana et António ?”

Oui, les vacances commencent vraiment. Ici, à peine assis, il y a toujours quelqu'un à qui il faut dire bonjour ou au revoir.

“N'embête pas ta petite-fille, Madeleine. Tu sais très bien, en plus, que s'il y en a une qui ira voir les gardiens, c'est elle.”

L'allusion de ma grand-tante Solange remporte son succès. J'ai toujours été fascinée par la famille des gardiens. Et en particulier par António. Abrutie de

romantisme, je me suis repue pendant des années de leur univers inaccessible mais si familier.

Astrid, encore une tante, se lance dans le détail des exploits aquatiques de ses trois enfants. Elle rit en imitant leurs voix et leurs phrases décousues. Sa belle-mère se ressert un porto, tout attendrie. J'ai envie de voir le parc, avant le dîner.

Je pose mon verre. Mon grand-père m'observe.

“Couvre-toi, le soir est frais !”